Occupé depuis plus de vingt années de travaux divers sur l'histoire de Lyon, peut-être sens-je plus qu'un autre tout le prix de la bibliothèque de M. Coste ; que cette prétention ne me soit pas reprochée. Je n'assisterai pas sans une douleur profonde à la destruction d'une collection unique en son genre, en qui les hommes d'étude plaçaient tant d'espérances ; mais n'y a-t-il donc aucun moyen d'empêcher cette catastrophe, objet déjà de tant d'alarmes, et qui, si elle a lieu, causera un jour d'inutiles remords ? L'Académie ne pourrait-elle intervenir et prêter à ces représentations une force que n'a pas mon insuffisante parole ? Si la bibliothèque lyonnaise de M. Coste ne doit jamais appartenir à la ville, ne pourrait-elle être constituée en majorat, comme l'a été une célèbre collection étrangère d'Elzevirs ? Qu'on me pardonne des paroles indiscretes sans doute, mais qu'excusent peut-être l'imminence du danger et ma profonde vénération pour M. Coste. Entre l'intérêt de la ville et celui d'un de nos plus honorables concitoyens, il doit y avoir une transaction possible : tout n'est peut-être pas désespéré.

L'hommage que je viens de rendre à M. Coste et à ses livres n'est point une digression étrangère à mon sujet ; il y aurait beaucoup à dire encore, mais des classes importantes de la Bibliographie lyonnaise n'ont pas encore été étudiées, je m'en occuperai dans un prochain et dernier article.

J.-B. MONFALCON.